

Défense de l'Esprit

# Attendu que...

Critique de  
Attendu que

"La Tunisie Française"

23-1-44

« ATTENDU que... » rassemble sous un titre volontiers énigmatique, l'œuvre de Gide publiée dans l'intervalle entre l'armistice et la rentrée en guerre de l'Afrique Française, sous forme de chroniques et d'articles divers parus dans le « Figaro » : interviews imaginaires, introduction au théâtre de Goethe, conseils à une jeune actrice pour l'interprétation de « Phèdre » et d'« Iphigénie ». Plusieurs de ces textes ont été composés à Tunis et à Sidi Bou Saïd et l'ensemble est dédié à Madame Raymond de Gentile.

L'occupation allemande trouva André Gide parmi nous, refusant obstinément de partir, malgré les invitations qui lui étaient adressées, allant même jusqu'à se dissimuler pour achever la lecture de la page d'histoire qu'il avait involontairement commencée.

Depuis, à l'exception d'un bref message à la radio et d'un récit de la libération de Tunis paru dans la presse de langue anglaise, sa voix s'est tue. Elle n'est pas de celles qui se font entendre pour le seul plaisir de faire parler d'elles. Gide attend la libération de la France pour donner à paraître « L'Anthologie de la Poésie Française » qu'il continue à parfaire.

« Attendu que... » comme « Prétextes » et « Nouveaux Prétextes », est une œuvre essentiellement critique. Celui qui disait autrefois : « Nathanaël jette mon livre ! » est aujourd'hui un homme qui rélit, qui médite et qui choisit. Un climat de sérénité grave et souriante à la fois, un tranquille équilibre où la force et la douceur se marient, ont fait place, semble-t-il, aux inquiétudes et aux ardeurs d'autrefois. Mais l'interrogation perpétuelle et le scrupule intellectuel et moral sont toujours là. C'est Gide qui a écrit que le classicisme était fait de « romantisme dompté ». Il est déjà « tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change ». Mais dans cet achèvement c'est toujours lui qu'on sent là.

On chercherait en vain dans « Attendu que... » des préoccupations d'actualité au premier plan. Il ne faut pas oublier qu'à toute publication autre que clandestine, le régime de Vichy imposait d'encenser l'existant ou bien de parler d'autre chose. Gide a choisi de parler d'autre chose, d'entretenir ses lecteurs du « Figaro » de considérations esthétiques, morales

religieuses, allant même parfois jusqu'à discuter des points de grammaire. S'agit-il donc d'une volonté d'évasion, d'oubli, d'une superbe indifférence aux malheurs de ce temps ? On se tromperait gravement à le croire. Il y a des silences plus éloquents que de longs discours et la facilité aujourd'hui renaissante nous ferait trop souvenant oublier les contraintes d'hier. Mais il y a l'art aussi de se faire entendre sans parler trop directement et il n'est pas nécessaire de lire entre les lignes pour s'apercevoir que Gide y excelle, lui qui a toujours professé que la contrainte était un excellent aiguillon pour l'esprit. Rien ne nous est cédé au fond de sa véritable pensée. On peut commenter le silence forcé avec une phrase de Tacite : « Nous aurions perdu la mémoire en même temps que la parole s'il nous était aussi facile d'oublier que de nous taire ». Un heureux contre-sens de traduction permet

## d'André Gide

de faire dire à Goethe, évoquant un peuple esclave contraint d'extraiter le fer dont on forge ses chaînes : « O délivrance, ne tarde pas », lorsque le texte allemand que Gide entend parfaitement porter : « Le temps de la délivrance n'est pas encore venu ».

Avec la complicité d'une censure bienveillante, on put aussi juger en termes mesurés mais fermes la soi-disant révolution nationale « Heureusement commencent à poindre de rassurantes lueurs » déclare l'interlocuteur imaginaire et Gide de répondre : « Vous songez à celles de la révolution nationale... Dans un tunnel l'éclairage artificiel fait de son mieux. Mais avant de retrouver le grand jour, je crains qu'il ne nous faille enfoncer bien plus avant encore dans les ténèbres. En attendant, gardons espoir. »

Il faut donc voir derrière le voile léger de ces passe-temps intellectuels une attitude morale faite de fidélité et de dignité. Gide est un de ceux qui n'ont jamais cédé et si l'on en veut chercher le secret, parmi tant de lâchetés, c'est au plus profond de son individualisme qu'il faudra le chercher. Celui qui reste avant tout fidèle à lui-même est aussi le plus fidèle. Tandis que ceux qui l'accusaient avant la guerre de pervertir l'esprit et le cœur des jeunes français, se sont vautrés dans la fange de la trahison, l'homme qui a préconisé la rupture de toutes les attaches, a su préserver aussi bien la lucidité de son regard que la droiture de ses sentiments. Répudiant la plate unanimité où l'on s'endort, selon sa magnifique expression, « comme se resorberait l'individu dans la mane pour un sommeil plein d'inconscience et d'irresponsabilité » il a maintenu parce qu'il a su se maintenir.

A. PATRI